

JEAN-MICHEL SEVERINO

Président d'Investisseurs & Partenaires

Amir Ben Yahmed, directeur général de Jeune Afrique Media Group, président du Africa CEO Forum

Jean-Michel, puisque nous allons revenir un peu dans le monde de l'économie et de l'entrepreneuriat, qui est l'une des grandes satisfactions de ce narratif, qui a été l'un des grands symboles de réussite africains, avec la multiplication des grands Groupes, mais aussi des entreprises que vous ciblez dans votre fonds d'investissement. Vous avez été aux premières loges parce que vous avez commencé très tôt, à la fin des années 2000 sur le sujet. Que pouvez-vous nous dire de votre vue plutôt micro de la situation ? Comment ce monde de l'entreprise est-il impacté par la situation actuelle ?

Jean-Michel Severino

Merci beaucoup de me donner l'occasion de participer à cette discussion passionnante. Pour répondre à cette question, je voudrais reprendre là où le général a laissé le sujet. À savoir, qu'y a-t-il derrière toutes ces problématiques d'instabilité politique, avec toute la diversité des situations du continent, d'est en ouest et du nord au sud.

Pour cela, en s'inscrivant dans la ligne de ce qu'a dit Lionel tout à l'heure, je crois qu'il faut rappeler qu'il y a eu d'assez grands paradoxes dans ce qui s'est passé depuis 2000. Depuis 2000, le PIB du continent africain est passé à peu près de la taille du PIB belge à la taille du PIB français. Les PIB par habitant ont augmenté d'un gros tiers globalement. La pauvreté a été réduite de manière significative, même en prenant en compte le ralentissement qu'évoquait très justement Lionel. Le continent a connu en gros un gain d'espérance de vie de presque 15 ans en l'espace de 20 ans ; c'est extraordinaire. Très peu de continents ou de zones du monde ont accompli de telles performances en si peu de temps. Les villes africaines ont beaucoup changé, c'est ce que disait le Général. Quelqu'un qui arriverait à Dakar aujourd'hui, qui n'y serait pas allé depuis 20 ans, trouverait la ville méconnaissable. C'est vrai d'Abidjan, c'est vrai de Nairobi, etc. Et puis il est né une classe moyenne que l'on voit partout, qui s'affiche et que l'on rencontre aussi bien en Europe, aux États-Unis, que sur place. Aujourd'hui, à I&P, nous sommes investis dans 300 entreprises, start-up, petites boîtes, aucune de ces entreprises n'existait il y a 20 ans et elles transforment clairement le continent africain.

Mais du coup, pourquoi a-t-on toutes ces insatisfactions si le tableau est aussi glorieux que ça ? Je crois qu'il faut parler de quatre choses très brièvement qui nuancent ce tableau et qui vont expliquer ce que l'on voit dans beaucoup de pays.

La première, c'est que le dividende démographique, sur lequel on table beaucoup pour être le moteur de la transformation de l'Afrique et qui a été l'un des moteurs les plus puissants de la performance économique asiatique – entre un quart et un tiers de la performance du Sud-est asiatique est alloué au dividende démographique, donc à la transition très rapide, à la baisse très rapide de la natalité qu'il y a eu à partir des années 1960 – ce dividende démographique s'enregistre avec une grande lenteur sur le continent. Il est là pour durer et va s'accumuler progressivement pendant un siècle, ce dividende, mais la contrepartie, c'est qu'il est très lent. Ce qui veut dire que les actifs ont des charges extrêmement importantes, directes et indirectes, sur leurs épaules. Ces charges expliquent une bonne partie des grandes difficultés à générer suffisamment d'épargne dans la société pour générer de l'investissement et générer de la croissance. Ce qui explique cette très longue progressivité du dividende, plus importante que ce que l'on espérait il y a 20 ans, explique les faibles taux d'épargne du continent, les faibles taux d'investissement et de ce fait la croissance mesurée, ainsi que d'autres facteurs structurels.

Le deuxième sujet qu'il faut prendre en compte, c'est que cette croissance africaine a finalement été productrice de peu d'emplois, de pas suffisamment d'emplois. C'est un enjeu extraordinaire puisque l'on a à peu près 240 millions de jeunes de moins de 15 ans qui vont arriver sur le marché du travail d'ici 2050. Un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'humanité, unique, qui fait que les gouvernements africains ont une tâche extravagante, qu'aucun pays n'a jamais eu à connaître, ce qui devrait rendre tous les donneurs de leçons que nous sommes autour incroyablement humbles. Nous n'avons tout simplement aucune expérience à transférer pour traiter ces sujets.

Cette faiblesse de l'emploi est en bonne partie liée au troisième facteur que je voudrais souligner. À savoir le phénomène de faiblesse de l'investissement. En gros, les taux d'investissement dans le PIB africain ont stagné à environ 25 %. En Asie, on est à 35 %, dont 40 % en Chine. Cet investissement a non seulement été trop faible parce qu'il y a eu trop peu d'épargne, mais aussi trop peu de transferts financiers de l'extérieur. Il a également été trop public, il a été très largement orienté vers des investissements en infra, au détriment d'un investissement dans le capital humain et dans le secteur *corporate* et entrepreneurial. Il a été très orienté vers les ressources naturelles avec une disproportion des investissements sur le continent vers les mines, le pétrole, etc., au détriment de l'agriculture, du *corporate*, du manufacturier, etc. Tout cela est une explication aux faiblesses macroéconomiques, aux déséquilibres macroéconomiques que l'on a vu apparaître et qui est liée à la question de l'endettement, qui a été grandement accélérée par ces problèmes de *crunch* du financement qui ont été évoqués par Bertrand et par Lionel.

Du coup, que cela veut-il dire concrètement dans la vie des gens ? Ça veut dire que concrètement, les gens ont vu leur vie changer assez peu dans leur grande majorité, sur 20 ans. 4 % de croissance en moyenne sur 20 ans, avec des croissances démographiques qui sont celles que nous connaissons. Cela signifie en fait des gains moyens de pouvoir d'achat à 1,5 % par an dans les pays en moyenne et compte tenu des distorsions d'inégalité dans la construction des PIB des revenus, cela veut dire que pour une grande partie des gens, la situation n'a pas changé. Or nous avons une jeunesse extraordinairement impatiente qui expérimente ces difficultés quotidiennes, qui est de plus en plus nombreuse, mais ne voit

pas les choses changer. Du coup, cette jeunesse devient à la fois dégagiste, nationaliste et exitiste. Dégagiste parce qu'aucun régime politique n'apportant de solutions, elle veut dégager le régime politique, quel qu'il soit. Si le régime est autoritaire, on dégager le régime autoritaire ; c'est ce qui est arrivé à Blaise Compaoré. Si le régime est démocratique, mais qu'il ne délivre pas de résultats, on dégager le régime démocratique ; c'est ce qui est arrivé récemment avec l'adhésion au coup d'État que nous avons eue dans le même Burkina qui, quelques années auparavant, avait dégagé son régime militaire. Derrière, le nationalisme est fatalement exacerbé dans ces circonstances et on va accuser tous les acteurs extérieurs d'être les responsables de tous les maux. C'est aussi logique dans ces circonstances parce qu'on a du mal à expliquer pourquoi on n'arrive pas dans le déluge des financements annoncés, dans le déluge d'interventions militaires qu'on voit, avec les 4x4, les blindés, etc., pourquoi ne résout-on pas les problèmes. Et puis l'exitisme parce qu'à un moment donné, comme on n'arrive plus à rien dans son pays, on cherche à en partir. On cherche à partir dans le pays voisin, et lorsqu'on est au Burkina, on va aller au Mali ; lorsqu'on est au Mali on va aller en Côte d'Ivoire et on va aussi aller au nord et où on peut. Quand on a la chance de pouvoir faire des études supérieures, on va les faire ailleurs. L'exitisme est donc aussi une manifestation de cette insatisfaction qui reste extraordinairement paradoxale compte tenu de cette performance économique que l'on a vue dans le continent africain.

Je crois donc que c'est cette complexité qu'il faut saisir pour regarder à la fois la place extraordinaire que l'Afrique est en train de se construire pour elle-même, mais l'incroyable sentiment de crise que peuvent connaître ses habitants.